

**Les entretiens du réseau avec les chercheurs
ayant réalisé un doctorat portant sur les sports de nature**



FERRADJI Hakim

*Raid multisports et socialité
contemporaine.*

*Etude ethno-sociologique de la
transformation du lien social dans
une activité d'aventure.*

Doctorat – Université de Rouen
2006

1. Quel était le projet de votre recherche (questionnement, hypothèse, phénomène, facteur déclenchant...)

Depuis que j'ai commencé mes études en STAPS, je me suis toujours intéressé aux APPN. Or, en DEUG et en Licence, les enseignements ne répondaient pas forcément à mes questionnements relatifs à ces pratiques qui restent physiques, mais qui ont une caractéristique spécifique. En cours, nous traitions des « sports fédérés », qui ont une assise institutionnelle (Parlebas, 1992), mais pas de ceux qui se déroulent sous l'égide d'une association qui régit tout de même l'activité. En Maîtrise, je me suis intéressé au groupe, à la manière dont il se compose et fait corps à travers la pratique du rugby. Certes, ce n'est pas à l'activité de pleine nature que je m'intéressais, mais faisant mes armes dans la recherche, je souhaitais être guidé par une personne qui maîtrisait ce sujet, à savoir Damien FEMENIAS. Après avoir fait mes premiers pas scientifiques, je me suis penché en DEA sur les Rando-raids SFR, puis sur les

raids en général lors de la réalisation de la thèse soutenue sous la direction de Betty MERCIER-LEFEVRE (PU) et de Pascal ROLAND (MCF).

Les questions que je me posais étaient simples puisqu'elles consistaient à comprendre les raisons pour lesquelles des personnes vont dans la nature pour réaliser des épreuves ? Comment se composent ces équipes de raiders ? Les raiders sont-ils des « déglingués » dans le sens où ils s'entraînent énormément et qu'ils doivent en plus varier les épreuves afin d'être prêts à surmonter les obstacles auxquels ils sont confrontés ?...

Je pensais donc que ces personnes étaient motivées par l'envie de réaliser des épreuves extraordinaires dans un espace qui l'est autant, qu'ils souhaitent se confronter à une entité naturelle qu'ils savent pertinemment plus fort qu'eux. Aussi, cette nature est un élément dans lequel les acteurs sociaux, notamment les citoyens, aiment à se rendre afin de vivre une rupture avec leur quotidien et ainsi vivre une forme de « respiration », au moins le temps de cette escapade. Il faut aussi dire que la nature est un effet mode. En effet, tout le monde souhaite aller se ressourcer, aller prendre l'air, se revivifier, mais les raiders avec qui je discutais lors des entretiens informels ne laissaient pas entendre ce type de comportement, c'était une passion et cet environnement qui les attire pour réaliser des activités physiques. Les motifs (Schütz, 1987, 30) des raiders sont particuliers et demandent une interrogation précise qui ne peut être liée à un effet mode. Par contre, à cette occasion, je constate que nombre des raiders ont pratiqué la course à pied (licenciés à la FFA), du VTT ou du canoë. Parce que je n'avais pas l'envie de continuer de pratiquer une activité physique, je me suis penché sur les raids pour l'étudier : force est de constater que j'ai suivi la même trajectoire que certains raiders en empruntant cependant un chemin différent.

2. Quel cadre théorique avez-vous utilisé ? Avez-vous sollicité des ressources scientifiques et documentaires particulières ?

Cette étude est la suite d'un travail commencé en maîtrise, au niveau de la formalisation, car pour ce qui est de la réflexion sociologique, celle-ci est encore antérieure. Lorsque je suis entré en STAPS à l'Université de Rouen, j'ai tout d'abord été séduit par la pensée de J.-M. Brohm (je trouve toujours qu'il a un positionnement qui ne peut laisser indifférent et qu'il pose de bonnes questions) qui éclaire sur une autre manière de voir le sport, je pense que certains de mes enseignants (brohmistes) m'ont donné le goût de la recherche à ce moment là. Cependant, avec un peu de recul, je me suis plutôt penché sur les modalités de la construction du groupe car c'est tout de même assez complexe comme organisation. Un groupe se compose et se décompose, il vit certaines effervescences et se déchire, les liens retrouvés peuvent être profonds ou alors rester de surfaces. Ce lien, qui semble, en apparence si limpide, si simple à analyser en constatant s'il y a association ou pas, est un complexe qui m'intéresse et dont je tente d'expliquer les évolutions par lesquelles il passe. *« C'est à cet état de culture que le besoin de voir un but final dans la vie se fait d'abord sentir ; il naît de l'inquiétude dans laquelle nous plonge forcément le sentiment d'être pris comme dans un filet de moyens détournés et provisoires. C'est seulement lorsqu'une quantité innombrable d'activités et d'intérêts, sur lesquels nous nous étions concentrés comme s'ils avaient une valeur définitive, nous apparaissent comme étant de simples moyens ; c'est seulement alors que naît la question inquiète sur le sens et le but de l'ensemble ; c'est au delà des buts partiels qui ne sont plus des buts derniers mais seulement des buts avant-derniers que surgit le problème d'une unité parfaite et réelle, dans laquelle toutes ces aspirations indéfinies trouveraient la maturité et le repos qui affranchirait l'âme de toute confusion du transitoire »* (SIMMEL G., 2002, 144).

Afin d'être fin dans l'analyse, et de rendre compte de cette sensibilité, j'ai réalisé des observations sur six raids différents ayant un mode d'organisation différent (le plus court dure quatre heures et le plus long huit jours). Par ailleurs, notons que la variation entre ces terrains révèle (pour l'instant ?) l'absence de fédération de cette activité. Si j'ai décidé d'être proche des acteurs étudiés, c'est pour être saillant dans l'analyse et pour comprendre le sens que les acteurs attribuent à leurs actions (WEBER, 1995). Cette méthode d'investigation consiste moins à dresser un inventaire des éléments qu'à comprendre la manière singulière dont les acteurs sont liés, et à travers laquelle apparaît la spécificité d'une société donnée pour rendre compte de sa complexité. J'ai décidé de me mettre face à elle afin de « comprendre une société dans ses manifestations « extérieures » (Durkheim), je dois l'intérioriser dans les significations que les individus eux-mêmes attribuent à leurs comportements » (LAPLANTINE F., 1987, 148). Etre au plus proche de l'action pour montrer la réalité sociale est la force de cette investigation « ethno-sociologique » (PIETTE A., 1996). En effet, par ce positionnement, le chercheur est en immersion totale. Il est témoin des phénomènes qui sont la force de cette réflexion engagée. Comme je le disais, pour ce travail, dont le moteur est la compréhension des motifs de ces acteurs, nous avons réalisé des observations de raiders en action. C'est d'ailleurs dans cette situation que nous pouvons prétendre analyser, de manière exhaustive, les manières d'être des acteurs. Nous donnons à voir leurs actions et perceptions.

« Le travail de terrain sera envisagé ici comme l'observation des gens in situ : il s'agit de les rencontrer là où ils se trouvent, de rester en leur compagnie en jouant un rôle qui ; acceptable pour eux, permette d'observer de près certains de leurs comportements et d'en donner une description qui soit utile pour les sciences sociales tout en ne faisant pas de tort à ceux que l'on observe » (HUGUES E. C., 1996, 267). Pour prétendre rendre compte de la réalité observée, nous souhaitons être à proximité des acteurs pour nous imprégner de l'action dont nous ne pouvons anticiper le sens. En effet, elles sont multiples et variées. Nous ne pouvons les anticiper car il existe certainement autant de motifs de pratiques que d'acteurs ; chacun à ses propres motivations, même si elles peuvent être proches les une des autres, c'est là le rôle du chercheur de les regrouper. Cependant, nous procédons à de multiples investigations pour avoir une lisibilité du groupe étudié, et si nous souhaitons les voir en action, c'est pour avoir accès à son sens, et non de le supposer. « L'observation directe des personnes dans leurs activités quotidiennes permet de découvrir les catégories qu'elles utilisent effectivement dans les situations et face aux individus pour caractériser ceux-ci selon leur propre perspective » (PERETZ H., 1998, 24). On le voit, je suis attiré par le terrain, par les acteurs. Afin de rendre compte de leurs manières d'être, je pense que c'est une nécessité car à aucun moment il ne s'agit de les réifier, ni même de modifier les éléments qui sont signifiant pour eux. L'étude du détail, qui peut certes paraître ennuyeuse à certains moments, est essentiel dans ce type de travail car les raids multisports sont peu étudiés, il s'agit donc aussi de « poser les bases » avant de pouvoir théoriser sur cette pratique et sur l'évolution du monde contemporain. Ce cadre théorique permet aujourd'hui de répondre à deux questions qui servent de fil conducteur tout au long de la thèse réalisée :

- **Que viennent chercher les raiders lors de la réalisation d'un raid multisports ?**
- **Comment se compose le groupe ?**

Ce sont des questions sensibles auxquelles il n'est pas facile de répondre sans adopter un cadre théorique qui se veut être en phase avec la réalité perçue sur le terrain. Simmel est un auteur que j'ai utilisé, même largement utilisé. Je trouve que les idées développées par ce

penseur il y a un siècle sont toujours d'actualité, elles sont même en phase avec les situations vécues par les acteurs sociaux.

3. Sur un plan méthodologique, quelle démarche de recherche avez-vous développé ? Intérêt et limite ?

Comme je le disais tout à l'heure, j'ai opté pour des observations afin de rendre compte de la manière dont les acteurs vivent l'activité. Ces observations sont au nombre de 17 sur six raids différents et m'ont permis de me mettre en contact direct avec les personnes. Cependant, observer, c'est vivre avec, au moins être proche des personnes que l'on veut comprendre. C'est regarder de près, mais c'est aussi s'exposer. G. Devereux affirme, qu'inconsciemment, nous sommes face aux pratiques des personnes observées que nous tentons de copier (1980, 147-153). Nous ne sommes pas tenus de faire exactement comme eux, nous ne maîtrisons pas l'ensemble des repères, nous pouvons réaliser les mêmes actions qu'eux, avec une autre intensité, sans que cela ne soit préjudiciable. Autrement dit, l'ethnologue peut être maladroit, d'autant plus qu'il est identifié comme un étranger. Aussi, les signes relatifs aux manques deviennent des faveurs accordées pour aider à comprendre ce monde. Ces maladresses ne sont pas perçues comme des impairs, elles sont, pour nos interlocuteurs, l'occasion de montrer qu'ils maîtrisent parfaitement, et surtout mieux que nous, ce monde interrogé. D'ailleurs, ces acteurs ne sont-ils pas nos meilleurs formateurs dont notre seul mérite est de jouir de la somme de leurs connaissances (HUGUES E.C., op. cit., 267-279) ? Ces maladresses sont donc un bienfait pour l'explication du sens qu'ils donnent à leur pratique. Elles sont d'une richesse extrême car ils prennent alors le soin de déplier leurs arguments. Cependant, il ne faut pas abuser de ce type d'interrogation au risque de susciter une méfiance quant à son implication dans cet environnement, car il est des références à maîtriser afin d'être quelque peu légitime et en même temps attester d'une implication dans cet environnement.

Lors de la réalisation d'une ethnographie, il ne s'agit pas de voir, mais de regarder. Ce verbe est issu du francique *wardôn* : garder. Il signifie prendre garde à, prêter attention à... Dans ce cas, le regard s'attarde sur ce qu'il voit et scrute. Regarder renvoie donc à l'intensification de la première perception, et c'est le regard qui est premier dans ce type d'enquête. L'ethnographie consiste donc à s'attarder sur un fait, mais elle relève d'une capacité à bien regarder, et surtout dans toute sa complexité. Le regard ethnographique ne saurait être contrôlé, éduqué, orienté selon un mode de comportement familier qui consisterait à se pencher sur son objet et à bondir dessus pour le montrer dans toute sa complexité. L'enquête ethnographique suppose un regard qui ne saurait être ni désinvolte, ni crispé. D'où la nécessité de redonner place à une dérive du regard, à une disponibilité et à une attention flottante qui « ne consiste pas seulement à être attentif, mais aussi et surtout à être inattentif, à se laisser approcher par l'inattendu, par l'imprévu » (AFFERGAN F., 1987, 143) car les manières d'être ne peuvent être anticipées, programmées. Dans l'enquête, tous nos sens sont en éveil, mais la vision plus que les autres car elle est un moyen direct de perception.

On voit que dans l'enquête, ce passage de voir à regarder est important, car ce « que nous tenions chez nous pour naturel est en fait culturel ; ce qui allait de soi est problématique. D'où la nécessité, dans la formation anthropologique, de ce que je n'hésiterai pas à appeler le dépaysement, l'étonnement provoqué par la rencontre des cultures qui nous sont plus éloignées, et dont la rencontre va entraîner une modification du *regard* que l'on portait sur soi. Rivés, en effet, à une seule culture, nous sommes aveugles à celles des autres, mais myopes quand il s'agit de la nôtre. L'expérience de l'altérité (et l'élaboration de cette

expérience) nous engage à *voir* ce que nous n'aurions même pas pu imaginer, tant notre attention a du mal à se fixer sur ce qui nous est habituel, et pour quoi nous estimons que « cela va de soi ». Progressivement nous réalisons que le moindre de nos comportements (gestes, mimiques, postures, réactions affectives) n'a vraiment rien de « naturel ». Nous commençons alors à nous étonner de nous-mêmes, à nous épier » (LAPLANTINE F., *op. cit.*, 21).

La constatation de cette différence permet le passage de la vue au regard. On peut ainsi dire que la démarche anthropologique entraîne une véritable révolution épistémologique commençant par une variation du regard. Avec cette approche, nous voyons différemment : le regard est aiguisé, il scrute l'action qui se produit afin d'en extraire la logique, car l'ethnologie est une activité perceptive fondée sur l'éveil du regard. Elle ne recherche pas l'exceptionnel, mais l'anodin, la banalité pour l'expliquer et rendre compte du quotidien marqué par sa sensibilité.

Ce type d'enquête met le chercheur en relation directe avec les acteurs. Nécessairement, nous discutons pour interroger les motifs de leur pratique, c'est la raison même de cette étude qui s'intéresse au non-dit et au sensible. Procéder à des observations avant, ou pendant la réalisation des entretiens, est une force car nous invitons alors les acteurs à mettre des mots sur les faits observés. En effet, je les encourage à penser leur pratique, car connaître le détail de leurs actions nous aide, lors de l'entretien, à les relancer par rapport aux événements regardés, à comprendre le sens qu'ils associent à leurs actions. J'ai mené différents types d'entretiens (exploratoires, informelles, semi-directifs).

4. Pouvez-vous situer votre recherche dans le champ scientifique des sports de nature ? Quel est son apport ? Ses avancées ? Son positionnement ?

Les sports nature restent encore peu pensés ; nous l'avons notamment déploré lors du colloque de l'an dernier organisé par le réseau à Millau. Cette recherche sur les raids multisports permet de montrer l'impact de ces APPN. Le réseau est en train de se développer et il est nécessaire de mutualiser les connaissances afin d'avoir une réflexion globale sur ces activités qui, toutes les études le montrent, se développent encore. Elle est un constat des raids multisports qui sont encore peu pensés.

Alors que certaines études attestent de la volonté de structuration de l'activité, les raids, pour sa part, à travers le discours des acteurs qui s'y adonnent, ne le souhaitent pas ; ou plutôt pas encore, car nous avons une évolution actuellement qui peut laisser entendre l'inverse, mais l'absence de recul ne nous permet pas d'affirmer si celle-ci se réalise ou pas, il faudra au moins attendre la fin de la saison pour se prononcer, sans pour autant être catégorique dans cette affirmation, car c'est certainement à un processus que nous assistons. En effet, à la fin des années 90, il y avait déjà eu une première tentative « d'organisation fédérale » qui a avorté..

5. Quelle connaissance apportez-vous concernant votre objet d'étude ?

C'est une question très difficile car il n'est pas simple de résumer en quelques lignes ce travail. Je vais donc tenter d'être bref. L'acteur social compose des univers de sens où ses membres sont en syntonie (SCHÜTZ A., 1984, 26), c'est-à-dire qu'ils partagent les références et vibrent au son des mêmes éléments. Les membres qui y sont regroupés partagent les mêmes motifs où ils laissent apparaître une finalité majeure et non la complexité qui le compose. Ils sont dans un ensemble signifiant où ils ont érigé des symboles intégrés par tous car ils sont issus de

leurs actions. C'est de cette perception commune que naît l'ambiance issue d'une existence commune. La mise en relation des hommes n'est plus nécessairement orientée par l'instrumentalisation, mais par la volonté et par la capacité à vivre des événements en commun pour les partager et pour retrouver une chaleur sociale diffusée à ses membres. Cependant, dans cet univers de sens composé dans un environnement qui se targue de ne pas subir l'influence du monde social, ces acteurs sont soumis à des règles de conduite qui orientent les liens sociaux. L'univers de sens composé lors de ce rassemblement exerce ainsi une violence symbolique envers ceux qui ne partagent pas les mêmes références. Tout se passe comme s'il y avait une attitude à respecter. Il se produit donc l'instauration d'autres normes spécifiques à cet univers de sens ; celles-ci sont facilement intégrées puisqu'elles sont leurs propres volontés. Ils proposent des lignes de conduite, qui par leur pérennité, deviennent peu à peu des normes groupales dont les gestes les plus « vides », que tout un chacun met en application, sont sûrement les plus significatifs pour rendre compte de la volonté de communalisation (WEBER, *op. cit.*, 78-80) engagée par ses acteurs qui retrouvent ainsi un lien social dépourvu d'artifices. L'être humain souhaite certes vivre pour lui, c'est une forme d'individualisme qualitatif (SIMMEL G., *op. cit.*, 299-304), mais il prend la mesure de ne pouvoir s'épanouir seul ; autrui, et la relation qu'il engage avec, est considéré pour recomposer, continuellement, des mondes sociaux où l'acteur social se sent à l'aise en étant en contact avec d'autres qui lui ressemblent et qui ne lui sont pas imposés sur ce temps de respiration.

C'est sur ce temps de loisir que l'individu peut ainsi s'associer à d'autres, car l'organisation sociale est restrictive dans ce domaine puisqu'elle ordonne de répondre à des exigences pour ne pas être marginalisé (GOFFMAN E., 1975). Là, l'individu participe activement au développement et à l'évolution du groupe qui devient une partie de soi, car les acteurs présents dans cet univers de sens en sont les artisans. Ainsi, on note l'augmentation des univers de sens qui sont des niches où les hommes se sentent appartenir puisqu'ils sont en relation avec d'autres dont ils sont proches (affectivement), qui leur ressemblent, car cet ensemble se compose sur le partage de motifs communs. Ces univers de sens sont des microcosmes où les individus sont intimement liés, notamment parce qu'ils savent y être attachés pour une durée déterminée. Là, la concurrence inhérente à l'organisation sociale est absente et cet investissement n'a pas d'incidence. Ainsi, les acteurs donnent à voir qu'une seule partie d'eux, celle en rapport avec la situation, surtout qu'ils y sont pour une durée déterminée dont la dissolution est la conséquence de ce rassemblement, les acteurs ne se parent pas pour rentrer en relation les uns avec les autres. Cet univers de sens, parce qu'il se compose dans l'effervescence, ne s'encombre pas des manières d'être et de l'identité quotidienne, d'autant qu'elle n'intègre pas cet univers de sens qui est marqué par cet environnement singulier que ces acteurs recherchent. Tout se passe comme s'ils étaient en attente de cette rupture pour s'exprimer différemment. Cette caractéristique met en évidence les appartenances multiples et les identités de l'acteur social. Chacun des espaces investis est une respiration par rapport au quotidien, considéré comme pantelant. Force est de constater que la socialité se retrouve autour d'une personne, car seule une partie de soi est exprimée dans cette configuration. Est-ce à dire que la socialité est futile, abstraite, dans le sens où l'individu n'y est pas totalement investi ?

Cette activité fait également réapparaître le traditionnel à travers l'authentique présenté par les membres de l'organisation. Les éléments présentés sont sans artifice, ils sont en concordance avec l'esprit du lieu. Là, l'acteur n'est pas spectateur dans le sens où il participe à l'action engagée. Les éléments environnants sont touchés, investis et appropriés. Ce loisir n'est donc pas simplement le vide du repos, de la récupération physique et nerveuse, il n'est pas plus exclusivement la participation collective à la fête, c'est aussi l'avènement d'une vie consommatrice (MORIN E., 1983, 91) où l'acteur choisit les éléments, il n'est plus dans une logique contemplative qui est

certes, une forme de consommation, mais moins prononcée puisqu'elle est passive. En effet, les acteurs choisissent les organisations auxquelles se rattacher pour satisfaire leur volonté. Cette vie consommatrice signifie la possibilité d'être actif dans l'évolution des manières d'être en adaptant systématiquement sa participation au contexte. Ces acteurs s'investissent pleinement dans cette activité et dans cet environnement, ils donnent l'impression de s'imprégner de ce lieu en multipliant leurs interrogations permettant de se l'approprier, au moins symboliquement, en fonction de leurs aspirations. Ces acteurs retrouvés dans cette aventure vont-ils devenir des habitants de l'intervalle, ni totalement citadins, ni totalement ruraux, consommant ainsi les lieux en fonction de leurs intérêts ? Est-ce le style dominant de l'aventure contemporaine de ne plus être dans une logique contemplative, mais participative ? Ces acteurs sociaux s'éloignent, le temps de cette aventure, de l'urbanisme et de son mode d'organisation pour composer un univers de sens où ils participent activement. Cependant, celui-ci reste imprégné par l'organisation sociale car ces acteurs ne peuvent s'en défaire ; il garde, en filigrane, des traces de la structure sociale qui les taraude. Cependant, cette aventure apparaît comme un moyen de consommer un environnement en participant au présent du monde. Ce type d'investissement démontre que cet appel à la liberté reproduit une société, dont ils prennent leurs distances, où, avec le temps, on retrouve ses malversations, ses enjeux, ses organisations et ses négociations (LEGER D., HERVIEU B., 1979, 219-228).

6. Peut-on entrevoir des applications pratiques à votre recherche pour des experts, des professionnelles des collectivités territoriales,... ?

Le raid rend compte de la volonté d'autonomie de l'individu dépendant d'une multitude d'institution, en pointillé, puisqu'il multiplie ses expériences. Cette caractéristique favorise la possibilité de maîtrise car il n'est plus strictement pris en charge par une seule instance, il participe à l'élaboration de son avenir et surtout, il peut orienter son développement. Le raid, par l'absence d'un règlement strict, répond à cette volonté : c'est la raison essentielle de cet attachement à une organisation à laquelle l'acteur reste fidèle si elle le satisfait. Il confectionne un réseau d'organisation qui lui sied. Ainsi, ces acteurs ne souhaitent pas voir naître une fédération qui régulerait les formes d'évolution et qui freinerait alors les adaptations multiples de l'être humain qui s'approprient la progression proposée. Cette liberté retrouvée dans cet environnement permet à l'individu d'édifier sa propre échelle de valeur et d'accentuer alors cette volonté d'autonomie en étant le propre juge de ses actions. L'acteur social ne souhaite plus voir son action strictement pensée, réglementée afin de ne pas ressentir l'imposition d'une norme. Les règles sociales de ce regroupement lui sont propres. La forme de « déviance positive » (BECKER H. S., 2002, 33) rencontrée dans cette pratique physique, car elle n'est pas socialement sanctionnée, favorise l'expression de soi, d'autant plus que les êtres avec lesquels il est en relation sont dans la même configuration, ils partagent les mêmes valeurs qui servent de fondement au groupe composé.

L'acteur souhaite investir cette partie arpentée, éloignée, pour ressentir des sensations inédites, d'autant plus que l'aventure ne se déroule plus dans des lieux éloignés où l'interrogation est difficilement reproduite. L'interrogation retrouvée durant l'effort permet ainsi de déplier le monde environnant. Ce lieu est particulièrement prisé pour l'imaginaire qu'il suscite mais aussi pour les sentiments qu'il provoque en ne le considérant pas tel un site, c'est-à-dire un lieu de passage dépourvu de racines pour en déplacer la fonction lorsque la situation l'exige, mais un espace à investir pour lui accorder une signification singulière, pour le faire évoluer en fonction de la finalité qui lui est associée. L'acteur participe à l'élévation de cet espace en l'érigant en paysage par l'ordonnancement et par la logique qu'il lui attribue. Cette partie de nature n'est donc pas figée ; l'être humain lui consacre une signification particulière, notamment parce qu'elle est co-

construite et de nature esthétique. Aussi, cet environnement s'oppose à l'espace habituellement occupé dans le sens où l'ouverture de la nature est en opposition à la « fermeture de la ville » (SIMMEL, 1989, 233-277), conséquence de l'urbanisme marqué par sa rigidité liée à sa structure¹ : l'urbanisme étant l'apanage de la modernité (BENJAMIN W., 1989). L'ouverture perçue favorise la possibilité de participer au présent du monde, notamment car ces acteurs peuvent composer un univers de sens tout en s'accommodant des contraintes environnementales. L'individu peut impulser des regroupements, il peut déambuler sans qu'une institution, ou qu'un ordre quelconque n'agisse sur lui de manière restrictive. Cette ouverture de l'espace le fascine parce qu'il se sent quotidiennement tenu par l'organisation sociale limitant le développement de soi dans le sens où l'acteur répond aux exigences, sans possibilité de laisser-faire permettant de s'attribuer le monde habité. Cette liberté accordée est investie par ces acteurs qui accroissent leur investissement dans ce monde occupé, même s'il l'est exclusivement lors de cette expérience.

Dans cette progression proposée par les membres de l'organisation, qui accordent un cadre de réalisation relativement large, les acteurs laissent agir l'« être-en-soi » (SIMMEL, 1999, 110-111). L'individu agit comme il l'entend, dans la mesure où il ne s'écarte pas trop des marges octroyées.

7. **Quelle suite comptez-vous donner à votre recherche ?**

A travers cette étude nous voyons une autre utilisation du temps libre. Lorsque les raiders se retrouvent et disent vouloir avoir une pratique dépourvue de contraintes, il ne s'agit pas de dire qu'ils désirent s'émanciper. Cette étude montre que les acteurs sociaux souhaitent retrouver des niches, des espaces dans lesquels ils peuvent s'exprimer tout en étant assurés d'être pris en charge par une instance, quelle que soit. Le type d'organisation retrouvé en raid multisports, autant que l'environnement où les acteurs sont plongés, participent à l'absence du sentiment d'être contraint dans ses actions. En effet, rien, ni personne, ne paraît limiter les actions engagées par une éventuelle exclusion de ce rassemblement initié pour aller dans une direction commune, sans obligation particulière, hormis celles sécuritaires. Cette activité est marquée par la gratuité du geste effectué. C'est parce que l'acteur ne souhaite pas vivre une situation analogue à celle proposée quotidiennement qu'il se dirige (lors de ce loisir) vers une activité d'aventure signifiant une rupture. Aussi, le raid multisports est une pratique paradoxale dans le sens où les raiders recherchent une forme de liberté, mais ils s'attachent à une organisation qui impose une directive. Cependant, les recommandations de cette organisation ne sont pas restrictives. Si ces raiders s'offrent ces services, c'est pour répondre à leurs attentes. Cette déambulation doit notifier une rupture, sans pour autant ressentir de crainte de l'avenir. Voilà à quoi j'en arrive au terme de cette étude et j'aimerai continuer à développer ces conclusions. Maintenant, on sait que la fin de la thèse n'est que le début...

Fait au Pradel, le 10 septembre 2006

¹ Nous assistons à une augmentation de l'urbanisation et donc à la fermeture de l'espace par la construction qui y est retrouvée. « L'urbanisation grignote sans répit le territoire français », *Le Monde*, 14 avril 2005.